

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Surfaces

Robert Melançon

Volume 16, Number 3 (93), May–June 1974

Poésie, nouvelles, chroniques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1480ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Melançon, R. (1974). Surfaces. *Liberté*, 16(3), 65–68.

## **Surfaces**

Chère ombre (attente de ce qui inconnu  
va venir je ne sais d'où de quel prétexte  
de quelle porte d'or) chère chaleur chère  
ténèbre je ne sais pas encore saluer  
ton silence obstiné (sur quels bavardages  
l'as-tu gagné quelle fébrilité ?)  
cher chacal cher soir où se mesurent  
les toits et les lueurs j'ignore encore  
en quels rets je pourrais te prendre  
(tu es le doux et l'amer tout ensemble)



Fourmillement bleu ocre vert violet (le rouge  
ne parvient pas à prendre forme dehors  
le blanc du ciel du sol du lac annule  
les nuages l'herbe l'eau) jardin des délices  
je te caresse dans une bulle nous chevauchons  
des cerfs des hirondelles une licorne  
(dehors poudroie se couvre de silence blanc  
dedans se peuple de voix rituelles maîtresses  
d'harmonies venues d'un autre âge)  
nous occupons toutes les portées du tableau



L'eau du jour dehors s'infuse  
 de la nuit de ton absence et la fenêtre  
 se fait ardoise où j'écrirai les soleils  
 de tes yeux le mouvement la soie  
 de tes cheveux l'arc double de tes sourcils  
 les oeillets de tes joues je sais  
 le vertige où me jette ton absence  
 désordre et tremblement du temps  
 inutile l'ombre où ne scintillent pas  
 les étoiles qu'allument tes pas



Encombrement intérieur lente  
 impatience contenue foison  
 (je sais que je te perdrai si rien  
 ne vient enflammer ces végétations  
 de jours nuls si nulle tempête  
 ne vient secouer ce rien où tu  
 descends) plus pâle que neige de mort  
 quel janvier deviens-tu où sont  
 les feuillaisons d'antan les roses  
 que sont devenus les vergers ?



Laque de pluie sur la saison lente qui  
 retient sa lumière se drape de grisaille ciel  
 bas et brouillards (novembre tarde  
 à se défaire tu marches sous ses épures  
 d'arbres (adieu feuillage voici le temps  
 des seules ramures) décembre les gaines de verglas)  
 pèsent sur ta nuque pénètrent tes yeux  
 leur ombre sale te couvre s'insinue en toi  
 ne te laisse que l'eau trouble d'un jour mêlé  
 où l'heure se défait ne tourne plus te défait



C'étaient des matins d'où jaillissaient  
froissements d'ailes roucoulements sous le ciel  
bas plus gris que tes yeux où brille  
un soleil diffus véhément c'étaient  
les pierres la mousse l'écorce offertes  
au regard aux paumes la pluie battait  
les ardoises la chaussée des cris montaient  
d'une cour sertie dans ses murs  
j'étais les pierres mouillées l'air mouillé  
la pluie pierreuse vaporeuse octobre de perle



Rets de l'attente où le désir devient  
la proie les yeux le temps battent  
la mesure de l'esprit (dehors le vent  
secoue les lueurs) yeux où s'ouvrent  
les oeillets les roses les lis du jour  
(matin est féminine présence) temps  
où se prend à ses propres rets la nuit  
devient les lueurs devient la pourpre  
l'empire de la clarté révèle au jardin  
sa présence d'herbe aux yeux de rosée



Loin du gravier où les pas marquaient  
les heures loin des ciels des pierres changeants  
mais menacé de nuées si grises le bleu  
était si terriblement bleu loin des soirs  
envols lourds des pigeons pavé ardoise  
où les eaux se faisaient mouvement  
de la nuit surface ombreuse ensablée  
devenue scène des ténèbres amies j'erre  
dans la labyrinthe d'hiver l'étrange  
ville où se perd loin des loires mon visage



Ce peu de silence qu'accorde le ruisseau  
du jour (fumée de ce matin où le temps  
se défeuille abolie la clarté reste  
la lueur le désordre qu'engendrent l'absente  
(bruits loin dehors la cadence des pas  
marque l'heure) et l'attente du soir  
aux bandeaux véhéments aux guenilles  
de nuit) ne tarira la source  
jaillissante la lumière véhémente  
où les yeux s'empierrent admirablement



J'élis pour domaine le blanc  
la surface posée sous la lampe  
le pré la rivière la rue peuvent  
y tenir si ma main les suscite  
couche leur présence d'herbe  
de lumière mouvante de pierre  
la main seule règne la nuit a laqué  
les fenêtres de noir aboli le carré  
de neige la brique qui me retenaient  
j'appartiens au possible au vent

ROBERT MÉLANÇON